

# ANGLETERRE

— 1828 —



## I

### SUR LA TAMISE

.....

L'homme jaune était debout avec moi sur le pont, quand j'aperçus les rivages verdoyants de la Tamise, et que, dans tous les coins de mon cœur, les rossignols s'éveillèrent. — Terre de la liberté, m'écriai-je, je te salue!... Salut, liberté! jeune soleil du monde rajeuni! Ces vieux soleils, l'amour et la foi, sont ternis et froids, et ne peuvent plus ni éclairer ni réchauffer. Ils sont abandonnés, ces vieux bois de myrtes, qui jadis regorgeaient de population, et il n'y reste plus que quelques colombes timides qui nichent dans ces bosquets de la tendresse. Elles tombent, les vieilles cathédrales qu'élevèrent autrefois, à une hauteur gigantesque, des races hardiment pieuses qui voulaient édifier leur foi jusque

dans le ciel ; elles se démolissent pièce à pièce, et leurs dieux ne croient plus à eux-mêmes. Ces dieux sont décrépits, et notre siècle n'a plus assez d'imagination pour en créer de nouveaux. Toute la force qu'enferme le cœur de l'homme devient aujourd'hui amour de la liberté, et la liberté est peut-être la religion de notre temps, et c'est encore une religion qui se prêche, non aux riches, mais aux pauvres, et elle aussi, a ses apôtres, ses martyrs et ses Ischariotes.

— « Jeune enthousiaste, me dit l'homme jaune, vous ne trouverez pas ce que vous cherchez. Vous pouvez avoir raison en disant que la liberté est une religion nouvelle qui se répandra sur toute la terre. Mais comme, jadis, chaque peuple, en adoptant le christianisme, le modifia suivant ses besoins et son propre caractère, ainsi chaque peuple ne prendra de la nouvelle religion que ce qui s'accordera avec les exigences locales et le caractère de la nation.

« Les Anglais sont un peuple d'intérieur ; ils vivent d'une vie de famille bornée, enfermée, de paix. Au milieu des siens, l'Anglais cherche cette satisfaction de l'âme que sa gaucherie naturelle, sous le rapport social, lui interdit hors de chez lui. L'Anglais se contente donc de cette liberté qui garantit ses droits personnels et protège sans restriction son corps, sa propriété, son lit conjugal, sa croyance et même ses caprices. Chez lui, personne n'est plus libre que l'Anglais, et, pour me servir d'une expression célèbre, il est roi et pontife entre

ses quatre murs, et sa devise ordinaire : *My house is my castle*, n'a rien d'inexact.

« Mais si l'Anglais a principalement besoin de liberté personnelle, le Français peut, à la rigueur, s'en passer, pourvu qu'on lui donne cette partie de la liberté que nous nommons égalité. Les Français ne sont nullement un peuple d'intérieur, mais un peuple sociable ; ils ne peuvent souffrir ces réunions silencieuses qu'ils appellent *conversations anglaises* ; ils courent en bavardant du café au cercle, et du cercle aux salons ; leur léger sang de Champagne et leur habileté innée dans le commerce habituel, les portent à la vie de sociabilité, dont la première et dernière condition, et même l'âme, est l'égalité. Du perfectionnement de la société en France dut résulter le besoin d'égalité, et, quelles que soient les causes de la révolution, cette révolution trouva ses principaux organes parmi ces spirituels roturiers qui vivaient dans les salons de Paris sur un pied d'égalité apparente avec la haute noblesse, mais à qui de temps à autre un sourire féodal, même à peine sensible, et d'autant plus blessant, rappelait la grande, l'outrageante inégalité. Et quand la *canaille roturière* prit la liberté de décapiter cette haute noblesse, ce fut peut-être pour hériter moins de leurs biens que de leurs aïeux. Que cette soif d'égalité fût le grand levier de la révolution, nous devons le croire, d'autant plus que les Français se sentirent bientôt heureux et contents sous la domination de leur grand empereur, qui, prenant en considération l'inca-

pacité de ces prodiges, garda toute leur liberté sous sa sévère curatelle, et ne leur laissa que la joie d'une entière et glorieuse égalité.

« L'Anglais supporte donc avec bien plus de patience que le Français la vue d'une aristocratie privilégiée. Il se console avec la pensée que les droits qu'il possède empêchent cette aristocratie de le troubler dans la jouissance de ses comforts intérieurs et dans ses projets d'existence. Ces aristocrates ne portent pas non plus leurs privilèges en étalage comme sur le continent. Dans les rues et dans les lieux de divertissements publics, on ne voit de rubans bariolés que sur les chapeaux des femmes, et d'insignes d'or et d'argent que sur le dos des laquais. D'ailleurs ces belles livrées de toutes couleurs qui, chez nous, annoncent une caste militaire exclusivement privilégiée, en Angleterre ne sont rien moins qu'une distinction honorifique. Comme un acteur qui essuie son fard après la représentation, l'officier anglais, une fois l'heure du service passée, se hâte de se dépouiller de son habit rouge, et, dans la redingote d'un gentleman, redevient un gentleman. Ce n'est qu'au théâtre de Saint-James qu'on tient à ces décorations et à ces costumes qu'on a conservés des vieux chiffons du moyen âge; c'est là que flottent les rubans d'ordres, que les étoiles étincellent, que bruissent les culottes de soie et les longues queues de satin, là que retentissent les éperons d'or et les locutions d'un français suranné, là que le chevalier se gonfle et que la noble demoiselle se

pavane. Mais qu'importe à un Anglais libre la comédie de la cour de Saint-James! Cela ne le gêne en rien, après tout, et personne ne lui défend de jouer aussi cette même comédie chez lui, d'y faire agenouiller devant lui ses domestiques, de s'amuser avec la jarrettière de sa cuisinière... *Honny soit qui mal y pense.*

« Pour les Allemands, ceux-là n'ont besoin de liberté ni d'égalité. C'est un peuple spéculatif, idéologue, penseur, rêveur, qui ne vit que dans le passé et dans l'avenir, et n'a pas de présent. Les Anglais et les Français ont un présent; chez eux chaque jour a son combat, sa résistance et son histoire. L'Allemand n'a rien pour quoi il dût combattre; et comme il commençait à soupçonner qu'il pouvait pourtant y avoir des choses dont la possession serait désirable, ses philosophes lui ont sagement appris à douter de l'existence de ces choses. On ne peut nier que les Allemands n'aient aussi la liberté; mais c'est différemment des autres peuples. L'Anglais aime la liberté comme sa femme légitime; il la possède, et quoiqu'il ne la traite pas avec une tendresse particulière, il sait pourtant au besoin la défendre comme un homme, et malheur à l'habit rouge qui pénètre dans le sanctuaire de sa chambre à coucher, qu'il soit galant ou sergent. Le Français aime la liberté comme la fiancée de son choix; il brûle pour elle, il s'enflamme, il se jette à ses pieds avec les protestations les plus exagérées, il se bat pour elle à mort, et pour elle il fait mille folies. L'Allemand aime la liberté comme il aime sa vieille grand'mère. »

Les hommes sont d'étranges créatures. Dans la patrie, nous grommelons. Chaque sottise, chaque maladresse nous révolte; nous voudrions, comme des enfants, échapper à tout cela et courir au large dans le monde. Sommes-nous enfin réellement dans ce monde si large, nous le trouvons alors trop large pour nous, et nous soupçons secrètement après ces étroites sottises et ces mesquines maladdresses de la patrie, et nous voudrions encore être assis dans notre vieille chambre si bien connue, et, si cela se pouvait, nous bâtir une cabane derrière le poêle, nous y accroupir bien chaudement et y lire l'*Indicateur universel des Allemands*. C'est ce qui m'arriva en allant en Angleterre. A peine avais-je perdu de vue les côtes d'Allemagne, qu'il s'éveilla en moi un bizarre amour posthume pour les bonnets de nuit teutoniques et pour les forêts de perruques que je venais de quitter avec humeur, et quand mes yeux eurent perdu la patrie, je la retrouvai dans mon cœur.

Ma voix put donc avoir un léger accent d'attendrissement quand je répondis à l'homme jaune : — Mon cher monsieur, ne médisez pas des Allemands; s'ils sont rêveurs, il en est beaucoup d'entre eux qui ont rêvé de si belles choses que je les échangerais à peine contre la réalité tout éveillée de nos voisins. Puisque nous tous dormons et rêvons, nous pouvons peut-être nous passer de liberté, car nos tyrans dorment aussi et ne font que rêver la tyrannie. Ce fut seulement alors que les Romains catholiques nous eurent confisqué notre liberté de rêver,

que nous nous réveillâmes, nous devînmes hommes d'action, nous fûmes vainqueurs; après quoi nous nous recouchâmes pour rêver sur nouveaux frais. Oh! monsieur, ne vous moquez pas de nos rêveurs, car de temps à autre, comme des somnambules, ils disent des choses admirables dans leur sommeil, et leur parole devient alors semence de liberté. Personne ne peut prévoir la tournure des choses. Peut-être que l'Anglais spleenique, dégoûté de sa femme, lui mettra un jour une corde au col, et l'ira vendre au marché à Smithfield. Le léger Français deviendra peut-être infidèle à sa fiancée, la quittera et s'en ira chantant et dansant faire la cour aux dames de son Palais-Royal. Mais l'Allemand ne poussera jamais tout à fait à la porte sa vieille grand'mère, il lui donnera toujours une petite place au foyer, où elle pourra conter aux enfants attentifs ses contes de fées. Si, un jour, ce qu'à Dieu ne plaise, la liberté avait disparu du monde entier, ce sera un rêveur allemand qui la retrouvera dans ses rêves.

Pendant que le paquebot, et avec lui notre conversation, remontaient le courant du fleuve, le soleil disparaissait, et ses derniers rayons éclairaient l'hospice de Greenwich, édifice imposant, semblable à un palais, qui consiste, à proprement parler, en deux ailes, et dont l'espace intermédiaire, qui est vide, laisse voir aux passants une montagne verte et boisée, couronnée par un joli petit château. Sur l'eau, la foule de bâtiments s'épaississait à chaque instant, et j'admirais l'habileté

avec laquelle s'évitaient ces gros vaisseaux. On est salué en passant par mainte figure sérieusement amicale qu'on n'a jamais vue, et qu'on ne reverra peut-être jamais. On passe si près les uns des autres qu'on pourrait se donner la main pour le bonjour et pour l'adieu tout à la fois; le cœur se gonfle à l'aspect de tant de voiles enflées, et se sent étrangement ému quand arrive du rivage le bourdonnement confus, la musique des danses lointaines et le bruit étouffé des matelots. Mais peu à peu s'évanouissent sous le voile blanc du brouillard du soir les contours des objets, et il ne reste visible qu'une forêt de mâts chauves et élancés.

L'homme jaune était toujours près de moi, et regardait pensif dans le ciel, comme s'il voulait découvrir, à travers la vapeur, les pâles étoiles; les yeux toujours en l'air, il mit sa main sur mon épaule, et du ton d'un homme dont les pensées intimes deviennent involontairement des paroles, il dit: — La liberté et l'égalité! on ne les trouve pas ici-bas, ni même là-haut. Ces étoiles ne sont pas égales; l'une est plus grosse et plus brillante que l'autre; aucune ne marche en liberté; toutes obéissent à des lois prescrites, à des lois de fer... L'esclavage est dans le ciel comme sur la terre. —

— Voilà la Tour! s'écria tout d'un coup l'un de nos compagnons de voyage, en montrant un édifice élevé qui sortait de Londres embrumé comme un spectre sombre et mystérieux.

## II

### LONDRES

J'ai vu la chose la plus étonnante que puisse montrer le monde à l'esprit stupéfait; je l'ai vue et ne cesse de m'étonner encore... Toujours se dresse devant ma pensée cette forêt de brique traversée par ce fleuve agité de figures humaines vivantes, avec leurs mille passions variées, avec leur désir frémissant d'amour, de faim et de haine... Je parle de Londres.

Envoyez un philosophe à Londres; mais, pour Dieu, n'y envoyez pas un poète! Amenez-y un philosophe et placez-le au coin de Cheapside, il y apprendra plus de choses que dans tous les livres de la dernière foire de Leipzig; et à mesure que ces flots d'hommes murmureront autour de lui, une mer de pensées se gonflera aussi devant lui, l'esprit éternel qui flotte au-dessus le frappera de son souffle, les secrets les plus cachés de l'ordre social se révéleront à lui soudainement, il entendra et verra distinctement les pulsations vitales du monde... Car si Londres est la main droite du monde, main active et puissante, cette rue qui conduit de la

Bourse à Downing-Street peut être regardée comme la grande artère.

Mais n'envoyez pas un poète à Londres ! Ce sérieux d'argent comptant, dont tout porte l'empreinte, cette colossale uniformité, cet immense mouvement mécanique, cet air chagrin de la joie elle-même, ce Londres exagéré écrase l'imagination et déchire le cœur ; et si par hasard vous voulez y envoyer un poète allemand, un rêveur, qui s'arrête devant la moindre apparition, peut-être devant une mendiante déguenillée ou devant une brillante boutique d'orfèvre, oh ! alors, il lui en arrivera grand mal : il sera bousculé de tous les côtés, ou même renversé avec un aimable *goddam*. *Goddam !* les damnées bourrades ! Je remarquai bientôt que ce peuple a beaucoup à faire. Il vit sur un grand pied, et quoique la nourriture et les habits soient chez lui plus chers que chez nous, il veut pourtant être mieux nourri et mieux habillé que nous. Il a aussi de grosses dettes, comme il convient à tous gens de qualité, ce qui ne l'empêche pas quelquefois de jeter par ostentation ses guinées par la fenêtre, et de payer les autres peuples afin qu'ils se boxent pour sa satisfaction particulière ; alors, il donne encore à leurs rois respectifs quelque bon pourboire... Aussi faut-il que John Bull travaille jour et nuit à se procurer de l'argent pour de pareilles dépenses ; jour et nuit il lui faut mettre son cerveau à la torture et inventer de nouvelles machines. Il est assis et calcule à la sueur de son front ; il court, il vole, sans prendre garde à rien,

du port à la Bourse, et de la Bourse au Strand, et alors quand au coin de Cheapside, un pauvre poète allemand lui barre le chemin en bâillant devant une boutique de gravures, il est très-pardonnable qu'il le jette un peu rudement de côté : *goddam!*

Or le tableau que je regardais, bouche béante, au coin de Cheapside, était le passage de la Bérésina par les Français.

Quand, arraché à cette contemplation, je reportai les yeux sur la rue bruyante, où une bagarre bariolée d'hommes, de femmes, d'enfants, de *gigs*, de voitures de poste, entre autres aussi un convoi funèbre, se déroulait en grondant, criant, gémissant et craquant, il me sembla que tout Londres n'était qu'un pont de la Bérésina, où chacun, dans une inquiétude délirante, veut se frayer un passage pour prolonger un petit reste de vie, où l'insolent cavalier écrase le pauvre fantassin, où celui qui tombe est perdu pour toujours, où les meilleurs camarades courent sans pitié sur les cadavres les uns des autres, où des milliers, mourant de lassitude et tout sanglants, ayant voulu, mais en vain, se cramponner aux planches du pont, tombent dans la fosse glaciale de la mort.

Combien notre chère Allemagne au contraire a l'air plus serein et plus habitable! avec quelle lenteur rêveuse, quelle paix de dimanche, s'y meuvent toutes choses! La garde monte avec calme, c'est sous un soleil calme que resplendissent les uniformes et les mai-

sons; autour des pigeons voltigent les hirondelles, aux fenêtres sourient de grasses conseillères de justice, dans les rues sonores, tout a autant de place qu'on en peut désirer, les chiens s'y peuvent flairer à l'aise, les hommes s'arrêter commodément et discourir sur le théâtre, et saluer profondément, très-profondément, quand passe quelque faquin ou vice-faquin de distinction avec un bout de ruban bigarré sur un habit râpé, ou un petit maréchal de cour tout poudré, tout doré, qui daigne rendre un salut gracieux.

J'avais bien fait le projet de ne pas m'étonner sur l'imposante grandeur de Londres, dont j'avais ouï tant de choses. Mais il m'arriva de même qu'à ce pauvre écolier qui était bien décidé à ne pas sentir la correction qu'il allait recevoir. Il y eut seulement cette différence qu'il s'attendait à recevoir sur son dos les quelques coups du bâton ordinaire, selon l'usage ordinaire, et qu'on lui administra à leur place une mesure extraordinaire de coups qu'il reçut à un endroit extraordinaire au moyen d'une petite baguette. Moi, je m'attendais à voir de grands palais, et je ne vis rien que de petites maisons; mais l'uniformité et l'incalculable foule de ces habitations impose par cela même avec d'autant plus de puissance.

Ces maisons de briques reçoivent de l'air humide et de la vapeur du charbon une couleur uniforme de teinte olive foncée. Elles sont toutes de la même architecture; ordinairement deux ou trois fenêtres en large et trois en

hauteur, et sur la faite, de petites cheminées rouges qui ont l'air de dents fraîchement arrachées et saignantes. Les rues, larges et tirées au cordeau, ont ainsi l'air d'être formées seulement par deux longues maisons sans fin bâties en forme de caserne. La raison est que chaque famille anglaise, ne se composât-elle que de deux personnes, veut pourtant habiter une maison seule, son château fort à elle, et que de riches spéculateurs, pour satisfaire ce besoin, bâtissent des rues entières dont ils revendent les maisons en détail. Dans les rues principales de la Cité, partie de Londres où est le siège du commerce et de l'industrie, où des maisons encore anciennes séparent les nouvelles, où les devantures sont couvertes jusqu'au toit de noms longs d'une aune et de chiffres presque toujours dorés et en relief, cette uniformité caractéristique des maisons frappe moins, d'autant moins, que l'œil de l'étranger est sans cesse occupé par l'aspect merveilleux de tant d'objets beaux et nouveaux étalés aux fenêtres des boutiques. Ces objets en eux-mêmes produisent déjà un très-grand effet, parce que l'Anglais achève complètement tout ce qu'il confectionne, et que chaque article de luxe, une lampe astrale, une botte, une boîte à thé, une robe de femme, nous engagent par leur brillant et par leur air *finished*; mais c'est aussi l'art de l'étalage, le contraste des couleurs et la variété qui donnent un attrait particulier aux boutiques anglaises; même les choses destinées aux besoins de tous les jours, se montrent avec une éton-

nante magie d'éclat; des comestibles ordinaires nous attirent par une nouvelle combinaison d'éclairage; même les poissons crus sont présentés avec un art piquant qui nous charme par les reflets d'arc-en-ciel de leurs écailles, la viande crue est comme peinte sur des assiettes de porcelaine bien nettes et enluminées de toute façon, avec une riante couronne de persil. Enfin tout a la coquetterie d'une peinture, et nous rappelle les tableaux si brillants et pourtant si naturels de Franz Mieris. Il n'y a que les hommes qui n'aient pas l'air aussi gai que sur ces tableaux hollandais; c'est avec les figures les plus sérieuses qu'ils vendent les joujoux les plus drôles, et la coupe et la couleur de leur habillement sont uniformes comme leurs maisons.

Du côté opposé de Londres qu'on nomme l'extrémité occidentale, *the west-end of the town*, où vit le monde distingué et moins occupé, cette uniformité domine encore davantage; en effet, il y a des rues entières, longues et larges, où toutes les maisons, grandes comme des palais, ne sont pourtant pas autrement distinguées extérieurement, si ce n'est qu'ici on voit, comme à presque tous les habitations qui ne sont pas tout à fait ordinaires, les fenêtres du premier étage décorées de balcons en fer, et qu'on trouve aussi au rez-de-chaussée un noir grillage en fer qui protège un étage souterrain. On rencontre aussi dans cette partie de la ville de grands *squares*, qui sont des rangées de maisons semblables à celles précédemment décrites, lesquelles forment un

carré où se trouve au milieu un jardin fermé par une grille en fer noir avec quelques statues. Sur ces places et dans ces rues, l'œil de l'étranger n'est jamais blessé par l'aspect des cabanes croulantes de la misère. Partout se raidissent la richesse et la distinction: c'est dans de petites rues écartées et dans de sombres et humides passages que s'entasse la pauvreté avec ses haillons et ses larmes.

L'étranger qui parcourt les grandes rues de Londres, et ne tombe pas justement dans les véritables quartiers du petit peuple, ne voit rien ou très-peu de l'immense misère qui se trouve en cette ville. Seulement de loin en loin, à l'entrée de quelque ruelle obscure, une femme déguenillée se tient en silence avec un nourrisson sur son sein flétri, et demande l'aumône avec les yeux. Peut-être quand ces yeux sont encore beaux, les regarde-t-on par hasard avec plus d'attention, et l'on s'effraie du monde de douleur qu'on y a entrevu. Les mendiants ordinaires sont de vieilles gens, nègres pour la plupart, qu'on voit au coin des rues, où ils balaient un passage pour les piétons, ce qui est fort utile dans la boue de Londres, et demandent pour leur peine une pièce de cuivre. La pauvreté, ainsi que le vice et le crime, ne sort de ses repaires que vers le soir. Elle évite la lumière du jour d'autant plus timidement que sa misère contraste d'une manière plus affreuse avec l'arrogance de la richesse qui resplendit partout. Il arrive pourtant quelquefois que la faim la pousse dans

la journée hors de ses sombres ruelles, et alors elle s'arrête avec ses yeux muets et éloquents, et tend une main suppliante au riche marchand qui passe affairé et faisant sonner ses écus, ou au lord oisif qui, tel qu'un Dieu rassasié, traverse, monté sur un haut coursier, cette foule au-dessous de lui, sur laquelle il jette de temps en temps un regard noblement indifférent, comme si ce fussent de petites fourmis ou un tas de chétives créatures dont la joie ou la douleur n'ont rien de commun avec ses sentiments. La noblesse anglaise, semblable à des êtres d'une nature supérieure, plane en effet au-dessus de cette canaille qui reste attachée au sol, et regarde la petite Angleterre comme son pied-à-terre seulement, l'Italie comme sa maison de campagne, Paris comme son salon de compagnie, enfin le monde entier comme sa propriété; ne connaissant ni inquiétudes ni limites, ces gens volent où bon leur semble, et leur or est un talisman qui réalise leurs désirs les plus insensés.

Malheureuse pauvreté! que ta faim doit être cruelle là où d'autres regorgent d'un insolent superflu! Et quand on te jette par hasard d'une main indifférente une croûte de pain, combien amères doivent être les larmes dont tu l'arroses! Tu t'empoisonnes avec tes propres larmes. Tu as bien raison de chercher la compagnie du vice et du crime. Des criminels repoussés portent souvent plus d'humanité dans le cœur, que ces froids et irréprochables épiciers de la vertu chez qui

toute force est éteinte pour le mal, mais aussi pour le bien. Et même le vice n'est pas toujours vice : j'ai vu des femmes sur la joue desquelles le vice était peint en rouge, et dans leur cœur habitait la pureté du ciel ; j'ai vu les femmes... Je voudrais les revoir encore !

### III

#### LES ANGLAIS

Chaque nation a sa place assignée sous les arcades de la Bourse de Londres, et on y lit sur des écriteaux élevés les noms : *Russes, Espagnols, Suédois, Allemands, Danois, Maltais, Juifs, Hambourgeois, Turcs*, etc., etc. Autrefois, chaque marchand se tenait sous l'écriteau qui désignait sa nation; aujourd'hui ce serait peine inutile de l'y chercher : les hommes ont avancé. Là où étaient les Espagnols se tiennent actuellement les Hollandais, les Hambourgeois ont remplacé les Juifs; là où l'on cherche les Turcs on trouve maintenant les Russes, les Italiens se tiennent où furent les Français : il n'y a pas jusqu'aux Allemands qui n'aient fait quelques pas.

Comme à la Bourse de Londres, les anciens écriteaux sont aussi demeurés en place dans le reste du monde, pendant que les hommes établis au-dessous ont été poussés en avant, et que d'autres hommes sont venus à leur place, dont les têtes nouvelles vont très-mal avec le vieil écriteau. Les anciens traits caractéristiques des diffé-

rents peuples, tels qu'on les a stéréotypés dans les *compendia* et dans les cabarets à bière, ne peuvent plus nous servir à rien, sinon à nous jeter dans des erreurs déplorables. De même que nous avons vu pendant les quinze dernières années se changer sensiblement sous nos yeux le caractère de nos voisins d'Occident, nous pouvons, depuis la levée du blocus continental, reconnaître de l'autre côté du canal une semblable métamorphose. Les roides et silencieux Anglais vont par troupes en pèlerinage en France, pour y apprendre à parler et à se mouvoir, et, à leur retour, on voit avec étonnement que leur langue s'est déliée, qu'ils n'ont plus, comme auparavant, deux mains gauches, et ne se contentent plus de beefsteak et de plumpudding. J'ai vu de mes propres yeux un semblable Anglais qui a demandé dans la Tawistock-Tavern un peu de sucre pour ses choux-fleurs, hérésie contre la vieille et sévère cuisine anglicane, dont l'hôtelier faillit tomber à la renverse, vu qu'il est notoire que, depuis l'invasion romaine, le chou-fleur ne s'est jamais mangé en Angleterre que cuit à l'eau et sans aucun condiment doucereux. Ce fut ce même Anglais qui, encore que je ne l'eusse jamais vu auparavant, s'assit près de moi, et commença un discours français si prévenant, que je ne pus m'empêcher de lui avouer que je me réjouissais fort de trouver enfin un Anglais qui ne fût pas réservé avec les étrangers; à quoi il répondit, avec autant de franchise et sans sourire, qu'il parlait avec moi pour s'exercer dans la langue française,

C'est une chose digne de remarque, que les Français deviennent tous les jours plus pensifs, plus sérieux, plus profonds, à mesure que les Anglais s'efforcent de s'approprier un caractère léger, superficiel et riant, tendance qui se manifeste dans leur littérature comme dans leur vie. Les presses de Londres ne sont occupées qu'à reproduire des écrits fashionables, des romans dont l'action est toujours dans la sphère brillante de la *high life*, ou en réfléchit l'image, comme, par exemple, *Almaks*, *Vivian Grey*, *Tremaine*, *The Guards*, *Flirtation*. Le nom de ce dernier roman désignerait le mieux ce genre tout entier, cette coquetterie de manières et de façons de parler exotiques, cette grosse délicatesse, cette lourde légèreté, ce doux acide, cette grossièreté raffinée, bref, toutes les niaiseries pesantes de ces papillons de bois qui voltigent dans les salons du West-End de Londres.

Quelle littérature nous offre au contraire aujourd'hui la presse française, cette véritable représentante de l'esprit et de la volonté des Français! De même que leur grand empereur, qui employa les loisirs de sa captivité à dicter sa vie, à nous révéler les décrets les plus cachés de son âme divine, et changea les rochers de Sainte-Hélène en une chaire d'histoire du haut de laquelle les contemporains étaient jugés et leurs descendants instruits, les Français ont commencé à utiliser aussi glorieusement que possible leurs jours de revers, le temps de leur inactivité politique. Eux aussi écrivent l'histoire

de leurs faits. Ces mains qui ont manié si longtemps le glaive redeviennent l'effroi de leurs ennemis, quand elles prennent la plume; toute la nation est pour ainsi dire occupée de l'édition de ses mémoires, et, si elle suit mon conseil, elle fera encore une édition toute particulière, *ad usum Delphini*, avec de très-jolies vues coloriées de la prise de la Bastille, de l'attaque des Tuileries, du 21 janvier, etc.

Mais si j'ai dit que les Anglais tâchent aujourd'hui à devenir légers et pimpants, et à revêtir cette défroque frivole dont les Français se dépouillent, je dois faire remarquer que cette recherche est surtout propre à la *nobility* et à la *gentry*, au beau monde, beaucoup plus qu'à la bourgeoisie. Au contraire, la partie industrielle de la nation, les marchands des villes de fabrique, et surtout les Écossais, portent le cachet intérieur du piétisme, je pourrais même dire du puritanisme, de sorte que cette portion béate du peuple forme, avec les mondains comme il faut, le même contraste que jadis les Cavaliers et les Têtes Rondes peints avec tant de vérité par Walter Scott dans ses romans.

On fait au barde écossais trop d'honneur, quand on croit que son génie a recréé, d'après des études historiques, l'extérieur et les pensées intimes de ces deux partis, et qu'il a, libre de préjugés comme un dieu poète, traité ces deux partis avec la même impartialité, avec la même affection. Mais qu'on jette un regard dans les réunions dévotes de Liverpool ou de Manchester, et

ensuite dans les *saloons* fashionables du West-End, et l'on verra clairement que Walter Scott n'a eu qu'à copier son siècle, et qu'il a revêtu les figures d'aujourd'hui de costumes d'autrefois. Si l'on pense ensuite que, d'un côté, lui-même, comme Écossais, a sucé, par l'éducation et par l'esprit national, des sentiments puritains, et que de l'autre, comme tory, qui se croirait volontiers un rejeton des Stuarts, il doit être de tout son cœur royaliste et aristocrate, et qu'il a par conséquent embrassé avec un égal amour ces deux tendances, qui se sont neutralisées par le contraste, on s'explique facilement son impartialité dans la peinture des nobles et des démocrates du temps de Cromwell, impartialité qui nous a fait croire à tort que nous devions attendre de lui, dans son histoire de Napoléon, une aussi fidèle (*fairplay*) peinture des héros de la révolution française.

Celui qui observe l'Angleterre avec attention, trouve chaque jour l'occasion de reconnaître ces deux tendances, la frivole et la puritaine, dans leur développement le plus repoussant, et cela va sans dire, dans leur lutte. Une occasion semblable s'est rencontrée, surtout dans le fameux procès de M. Wakefield, joyeux cavalier, qui avait enlevé à l'improviste la fille du riche M. Turner, marchand de Liverpool, et l'avait épousée à Gretna-Green devant le fameux forgeron qui forge les chaînes les plus solides. Toute la séquelle bigote, le peuple entier des élus de Dieu, cria anathème sur une pareille abomination; dans tous les oratoires de Liver-

pool on demanda au ciel de faire tomber sa colère sur la tête de Wakefield et de son complice que l'abîme de la terre devait engloutir comme la clique de Korah, Dathan et Abiram, et pour être encore plus sûr de la vengeance divine, on plaida en même temps dans les tribunaux de Londres pour attirer sur les profanateurs du plus saint des sacrements, le courroux du *king's bench*, du grand chancelier et même de la chambre haute...; pendant que dans les salons fashionables on savait fort bien plaisanter et rire avec tolérance du hardi ravisseur de filles. Ce contraste des deux opinions se manifesta encore à moi de la manière la plus divertissante, un jour que je me trouvais à l'Opéra auprès de deux grosses dames de Manchester qui voyaient pour la première fois ce lieu de réunion du beau monde : elles ne purent faire éclater assez fort l'horreur de leur cœur quand le ballet commença, et que les légères danseuses en jupon court montrèrent leurs poses voluptueusement gracieuses, déployèrent leurs belles, longues et impudiques jambes, et se précipitèrent tout d'un coup comme des bacchantes dans les bras de leurs danseurs. La musique brûlante, les vêtements primitifs en tricot couleur de chair, les bonds naturels, tout se réunit pour arracher aux pauvres dames une sueur d'angoisse; leurs poitrines rougissaient d'indignation : *Shocking! for shame! for shame!* s'écriaient-elles toujours en gémissant, et elles furent tellement paralysées par l'effroi, qu'elles ne purent détacher leurs lorgnettes de leurs

yeux, et que, jusqu'au dernier moment, jusqu'à la chute du rideau, elles demeurèrent dans la même situation.

Néanmoins, malgré ces oppositions dans les directions de l'esprit et de la vie pratique, on retrouve dans le peuple anglais une unité de sentiments qui consiste en ce qu'il se sent un peuple. Les Têtes Rondes et les Cavaliers modernes peuvent se haïr et se mépriser réciproquement, mais ils ne cessent point d'être Anglais : comme tels, ils sont unis et rattachés les uns aux autres ainsi que des plantes qui ont poussé sur le même sol et qui y sont étroitement enracinées. De là ce secret accord de toute la vie et de tout le mouvement de l'Angleterre, qui nous semble, au premier coup d'œil, un dédale de confusion et de contradictions. Opulence fabuleuse et misère, orthodoxie et incrédulité, liberté et esclavage, cruauté et douceur, probité et filouterie; ces contrastes, vus dans leurs extrêmes les plus délirants, et par-dessus le tout, le ciel de brouillards gris, ces machines bourdonnant de toutes parts, les chiffres, les lumières du gaz, les cheminées, les journaux gigantesques, les cruches de porter, les bouches serrées, tout cela se lie tellement ensemble que nous ne pouvons en supposer aucune partie sans l'autre, et ce qui, vu à part, exciterait l'étonnement ou le rire, nous apparaît, dans ce tout compacte, une chose tout ordinaire et sérieuse.

Je crois, du reste, que la même chose nous arrivera partout, et dans les pays même dont nous nous faisons des idées plus bizarres encore, et où nous espérons encore

une plus riche moisson de rire et de surprise. Notre amour des voyages, notre envie de voir des pays étrangers, surtout comme nous éprouvons ces envies dans la jeunesse, naissent principalement de cette attente mal fondée de contrastes extraordinaires, de ce plaisir fantasque de mascarades où nous imaginons les hommes et les idées de notre patrie dans ces pays étrangers, et où nous déguisons ainsi nos meilleurs amis sous des costumes et des mœurs exotiques. Si nous pensons par exemple aux Hottentots, ce sont les dames de notre ville natale qui, peintes en noir et avec un supplément postérieur, dansent dans notre imagination, pendant que nos jeunes beaux esprits grimpent, avec toute l'agilité de sauvages, sur les palmiers. Pensons-nous aux habitants du pôle nord, nous y voyons encore toutes figures connues; notre tante court sur la glace dans son traîneau attelé de chiens, M. le correcteur est couché sur sa peau d'ours, et déguste tranquillement son huile du matin, madame la receveuse de l'accise, madame l'inspectrice, et madame la conseillère d'infibulation sont accroupies ensemble et mâchent des chandelles, etc. Mais arrivons-nous réellement dans ces pays, nous voyons bientôt que les hommes n'y font qu'un avec les mœurs et les costumes, que les figures s'y accordent avec les pensées, et les habits avec les besoins, et même que les plantes, les animaux, les hommes et le pays y forment un ensemble harmonieux.

## IV

### OLD-BAILEY

Le nom seul d'Old-Bailey remplit tout d'abord l'âme d'effroi. On se figure tout de suite un grand, noir et maussade bâtiment, un palais de la misère et du crime. L'aile gauche, qui forme le véritable Newgate, sert de prison criminelle, et l'on n'y voit qu'un grand mur de pierres de taille noircies par l'humidité, dans lequel sont deux niches avec des figures allégoriques tout aussi noires, dont l'une, si je ne me trompe, représente la Justice, et, comme d'ordinaire, la main qui tenait la balance est brisée, de sorte qu'il ne reste plus qu'une femme aveugle et tenant un glaive. A peu près au milieu de l'édifice est l'autel de cette déesse, c'est-à-dire la fenêtre où l'on attache l'échafaud du gibet, et enfin à droite se trouve la cour du tribunal criminel, où sont tenues les sessions trimestrielles. Ici est une porte

qui devrait bien être surmontée, comme la porte de l'enfer du Dante, de l'inscription :

Per me si va nella città dolente,  
Per me si va nell'eterno dolore,  
Per me si va tra la perduta gente.

En passant par cette porte, on arrive à une petite cour où se rassemble l'écume de la populace pour voir passer les criminels; leurs amis et leurs ennemis s'y trouvent aussi; parents, enfants, mendiants, idiots, et surtout de vieilles femmes qui traitent la cause du jour, peut-être avec plus de pénétration que les juges et le jury, avec leur risible solennité et leur ennuyeuse jurisprudence. J'ai vu devant la porte du tribunal une vieille femme qui, dans le cercle de ses commères, défendait mieux le pauvre William le Noir, que l'avocat fort savant de celui-ci dans la salle d'audience. Quand elle essuya avec un tablier déguenillé la dernière larme de son œil rouge, il sembla que tout le crime de William était également effacé.

Dans la salle même, qui n'est pas remarquablement grande, il y a en bas, devant ce qu'on appelle la barre, peu de place pour le public; mais en haut, des deux côtés, sont deux spacieuses galeries avec des bancs élevés, où les spectateurs sont empilés l'un sur l'autre.

Quand je visitai Old-Bailey, je trouvai place dans l'une de ces galeries, qui me fut ouverte par la vieille portière, moyennant gratification d'un schelling. J'ar-

rival au moment où le jury se levait pour aller juger si William le Noir était coupable ou non coupable du crime qui lui était imputé.

Les juges siègent ici, comme dans les autres cours de justice de Londres, en toges d'un noir bleuâtre, doublées de violet clair, et leur tête est couverte de la perruque poudrée à blanc avec laquelle les sourcils et les favoris noirs contrastent souvent d'une manière originale. Ils sont assis devant une longue table verte sur des sièges élevés, au bout haut de la salle où l'on a gravé en caractères d'or sur le mur un passage de la Bible qui leur recommande de se garder des jugements injustes. Sur les deux côtés, sont des bancs pour le jury et des places debout pour les accusateurs et les témoins. En face des juges, est la place des accusés : ceux-ci ne sont point assis sur une sellette de criminel, comme en France et dans les provinces du Rhin, mais ils se tiennent debout derrière une singulière planche qui est taillée en haut comme une porte à voûte étroite. Un miroir subtilement combiné y doit être ajusté pour mettre le juge à même d'observer tous les gestes et mouvements de la figure des accusés. On place aussi devant ces derniers des herbes odoriférantes fraîches pour fortifier leurs nerfs, et cela peut souvent être utile là où l'on dispute à l'accusation son corps et sa vie. Je vis sur la table des juges de semblables herbes et même une rose. Je ne sais comment cela se fit, mais la vue de cette rose me remua profondément ; cette rose rouge et riante, la fleur

de l'amour et du printemps, sur la table du terrible tribunal d'Old-Bailey! Une vapeur chaude et pesante circulait dans la salle. Tout portait l'air d'un chagrin indéfinissable, d'un délire sérieux. On croyait voir de grises araignées couler le long des visages hébétés. Les terribles balances criaient distinctement sur la tête de William le Noir.

Un jury se forma aussi dans la galerie. Une grosse dame, dont les petits yeux scintillaient comme des vers luisants dans ses joues gonflées de rouge, fit remarquer que William le Noir était un très-joli garçon. Pourtant sa voisine, âme tendre et gazouillante dans un corps de mauvais vélin, soutint qu'il portait ses cheveux noirs trop longs et incultes, et que ses yeux menaçaient comme ceux de M. Kean dans Othello... — Quelle différence, continua-t-elle, avec Thompson! celui-ci est bien un autre homme, avec ses cheveux blonds et peignés bien lisses à la mode, et puis, c'est un homme très-adroit, il joue un peu de la flûte, il peint un peu, il parle un peu le français... — Et il vole un peu, ajouta la grosse dame. — Eh bien, quoi! voler, répliqua sa mince voisine, cela n'est pas aussi barbare que de faire des faux; car un voleur, si, par exemple, il a volé un mouton, est transporté à Botany-Bay, pendant que le scélérat qui a contrefait une signature est pendu sans pitié ni miséricorde. — Sans pitié ni miséricorde, dit en soupirant près de moi un homme maigre, avec un habit noir douteux: pendre! aucun homme n'a le droit d'en faire

mourir un autre; des chrétiens devraient encore moins prononcer une sentence de mort, car ils devraient se souvenir que le fondateur de leur religion, notre maître et sauveur, a été condamné et exécuté, tout innocent qu'il fût! — Quoi donc! répondit la dame mince, en souriant de ses lèvres minces, si un pareil faussaire n'était pas pendu, aucun homme riche ne serait sûr de sa fortune; par exemple, le gros banquier de Lombard-Street, Saint Swithin's-Lane, ou bien notre ami M. Scott, dont la signature a été imitée d'une manière si frappante. Et M. Scott a gagné son bien si durement, et l'on dit même qu'il n'est devenu riche qu'en se faisant payer pour prendre les maladies des autres, au point que les enfants courent encore aujourd'hui après lui dans la rue, et lui crient: Je te donne une pièce de six pence si tu me prends mon mal de dents, nous te donnons un schilling si tu veux prendre la bosse du petit George. — C'est vraiment curieux, dit en l'interrompant la grosse dame, c'est vraiment curieux que William le Noir et Thompson aient été auparavant les meilleurs amis, qu'ils aient demeuré, mangé et bu ensemble, et qu'aujourd'hui Edward Thompson accuse de faux son ancien camarade! Mais pourquoi la sœur de Thompson n'est-elle pas ici, elle qui courait partout autrefois après son cher William? — Alors une belle jeune femme sur la douce figure de laquelle était étendue une sombre affliction, comme un crêpe noir sur un rosier fleuri, chuchota une bien longue et pleureuse histoire, où je com-

pris tout juste que son amie, la belle Mary, avait été cruellement battue par son frère, et qu'elle était à moitié morte dans son lit.— Ne dites donc pas : la belle Mary, grommela avec humeur la grosse dame; bien trop maigre, ma foi, elle est bien trop maigre pour qu'on la nomme belle, et si son William est pendu... — En ce moment rentrèrent les membres du jury, qui déclarèrent que l'accusé était coupable de faux. Quand, sur ce verdict, on emmena William le Noir hors de la salle, il jeta un long, bien long regard sur Edward Thompson.

Suivant une légende de l'Orient, Satan était autrefois un ange, et vivait dans le ciel avec les autres anges, jusqu'au jour où il voulut les corrompre, ce qui fit que Dieu le précipita dans la nuit éternelle des enfers. Mais pendant qu'il tombait du ciel il ne cessa de regarder en haut, toujours vers l'ange qui l'avait accusé. Plus il s'enfonçait dans l'abîme, plus horrible et toujours plus horrible devenait son regard... Et il faut que ç'ait été un affreux regard, car l'ange qui en fut atteint devint pâle, et jamais la rougeur ne revint sur ses joues, et depuis ce temps il est appelé l'ange de la mort.

Edward Thompson devint pâle comme l'ange de la mort.

## LE NOUVEAU MINISTÈRE

J'ai fait l'été dernier, à Bedlam, la connaissance d'un philosophe qui, avec des clignotements mystérieux, et à demi-voix, m'a donné d'excellentes et importantes explications sur l'origine du mal. Comme beaucoup d'autres philosophes de ses collègues, il pensait aussi, lui, qu'on devait à cet égard admettre quelque chose d'historique. Moi, je penchais volontiers vers cet avis, et j'expliquai l'origine du mal par ce fait que le bon Dieu avait créé trop peu d'argent.

— Bien parlé ! répondit mon philosophe ; le bon Dieu avait le gousset vide quand il créa le monde. Il fut obligé d'emprunter à cet effet de l'argent au Diable, auquel il assigna comme hypothèque toute la création. Comme le bon Dieu, de par Dieu et la justice, lui doit encore les frais du monde, il ne peut, par délicatesse, lui défendre d'y rôder partout, et d'y semer le désordre et le mal. Mais, de son côté, le Diable est fort intéressé à ce que le monde ne périsse pas tout entier, ce qui lui ferait perdre son hypothèque ; donc, il se garde bien d'y

mettre tout sens dessus dessous; et le bon Dieu, qui n'est pas plus bête, et sait bien qu'il a dans l'intérêt du Diable une secrète garantie, s'aventure quelquefois à lui confier tout le gouvernement du monde, c'est-à-dire qu'il charge le Diable de former un ministère. Alors, il va sans dire que Samiel reçoit le commandement des armées infernales, Belzébuth devient chancelier, Astaroth secrétaire d'État, la vieille grand'mère de Satan a les colonies, etc. Ces associés administrent alors à leur manière, et comme, malgré tout le mauvais vouloir de leur cœur, ils sont forcés, par leur propre intérêt, de faire le bien du monde, ils se dédommagent de cette contrainte en employant à bonnes fins les moyens les plus détestables. Dernièrement encore, ils ont fait tant de tours de cette espèce, que Dieu n'a pu contempler plus longtemps de son ciel de pareilles horreurs, et qu'il a ordonné à un bon ange de former un nouveau ministère. Celui-ci rassembla donc autour de lui tous les bons esprits; une chaleur joyeuse pénétra de nouveau le monde, la lumière parut, et les démons de s'évanouir. Mais ils ne se sont pas pour cela croisé tranquillement les bras; ils travaillent en secret contre toute amélioration, empoisonnent les nouvelles sources saluaires, déchirent méchamment chaque bouton de rose du nouveau printemps, détruisent avec leurs amendements l'arbre de vie. Le chaos menace de tout engloutir, et le bon Dieu sera forcé à la fin de rendre au Diable le gouvernement du monde pour que la création puisse

au moins subsister, même au prix des plus détestables moyens. C'est là, vois-tu, le fâcheux effet d'une dette.—

Cette révélation de mon ami de Bedlam expliquerait peut-être le dernier changement du ministère anglais. Ils ont dû succomber, les amis de Canning, que je nomme les bons esprits de l'Angleterre, parce que leurs adversaires sont ses démons. Ceux-ci, le sot diable Wellington à leur tête, poussent maintenant leur cri de victoire. Que personne n'insulte le pauvre George, il lui a fallu céder aux circonstances. On ne peut nier qu'après la mort de Canning, les whigs n'étaient pas en état de maintenir la tranquillité en Angleterre, car les mesures qu'ils avaient à prendre dans ce but étaient traversées par les torys. Le roi, auquel le maintien de la tranquillité publique, c'est-à-dire de son trône, paraît la chose la plus importante, a dû remettre en conséquence aux torys l'administration de l'État. Et c'est maintenant qu'ils vont recommencer à administrer pour le bien de leur propre bourse, tous les fruits du travail du peuple; ces gouvernants accapareurs vont hausser le prix de leurs grains; John Bull va souffrir la faim à en maigrir, et finira par se vendre, corps et âme, à ces hauts et puissants seigneurs, pour un morceau de pain; ils l'attacheront à leur charrue et le fouetteront; il ne lui sera même pas permis de gronder, car d'un côté le duc de Wellington le menace avec son sabre, et de l'autre l'archevêque de Cantorbéry le frappera de la Bible sur la tête,... et l'ordre régnera en Angleterre.

La source de ce mal est la dette, *the national debt*, ou, comme dit Cobbett, *the king's debt*. Cobbett remarque en effet avec raison que, pendant qu'on fait précéder du nom du roi le nom de toutes les institutions, par exemple, *the king's army, the king's navy, the king's courts, the king's prisons, etc.*, la dette, qui provient pourtant de toutes ces institutions, n'est jamais appelée *king's debt*, la dette royale, et que c'est la seule chose qu'on ait fait à la nation l'honneur de baptiser de son nom.

Le plus grand des maux est donc la dette : elle a pourtant cet effet que l'État anglais se maintient, et que même ses diables les plus méchants ne veulent pas sa ruine ; mais elle a fait aussi de toute l'Angleterre un grand *treadmill* (moulin à pied) où le peuple est obligé de travailler jour et nuit pour entretenir ses créanciers, au point que l'Angleterre vieillit et grisonne de soucis, et oublie toutes les folles joies de la jeunesse ; que l'Angleterre, ainsi que cela arrive aux gens fortement endettés, est affaissée jusqu'à la plus stupide résignation, et ne sait quel parti prendre, quoiqu'il y ait à la Tour de Londres neuf cent mille fusils et autant de sabres et de baïonnettes.

## VI

### WELLINGTON

Cet homme a eu le malheur d'être heureux partout où les plus grands hommes du monde ont été malheureux, et cela nous révolte et nous le fait hair. Nous ne voyons en lui que la victoire de la sottise sur le génie... Arthur Wellington triomphe là où Napoléon Bonaparte succombe! Jamais homme n'a été plus favorisé par la fortune d'une façon plus ironique; et en l'élevant sur le pavois de la victoire, c'est comme si elle eût voulu montrer sa creuse petitesse. La fortune est femme, et, selon la manière féminine, elle garde peut-être une secrète rancune à l'homme qui renversa son ancien favori, quoique cette chute fût le résultat de sa volonté à elle. Aujourd'hui, elle le fait encore triompher dans l'émancipation des catholiques, combat où échoua George Canning. On l'aurait peut-être aimé si le pitoyable Londonderry eût été son prédécesseur au ministère; mais il succédait au noble Canning, à Canning le regretté, l'adoré, au grand Canning... Et il triomphe là où Canning se perdit. Sans un pareil malheur de bonheur, Wellington passerait

peut-être pour un grand homme, on ne penserait pas à le haïr, à le mesurer exactement, pas du moins avec la mesure héroïque dont on mesure un Napoléon et un Canning, et l'on n'aurait pas découvert combien il est petit comme homme.

C'est un homme petit et moins encore que petit. Les Français n'ont rien pu dire de plus cruel sur Polignac, sinon que c'était Wellington sans gloire. Dans le fait, que reste-t-il si l'on ôte à Wellington son grand uniforme de gloire?

J'ai donné ici la meilleure justification de lord Wellington... Mais on s'étonnera quand j'avouerai sincèrement que j'ai fait une fois un éloge étonnant de ce héros. C'est une excellente histoire, et je la veux raconter ici.

Mon barbier à Londres était un radical nommé Mister White, pauvre petit homme dans un habit noir râpé qui rendait un reflet blanchâtre. Il était si chétif, que sa figure, vue de face, semblait n'être qu'un profil, et qu'on voyait ses soupirs dans sa poitrine avant de les entendre; surtout il ne manquait pas de soupirer sur le malheur de la vieille Angleterre, et sur l'impossibilité de jamais payer la dette nationale.

— Hélas! disait-il d'ordinaire en soupirant, qu'est-ce que cela faisait aux Anglais que tel ou tel régnât en France, et que les Français fissent telle ou telle chose dans leur pays? Mais la haute noblesse et le haut clergé craignirent les principes de la révolution française, et

pour étouffer ces principes, il fallut que John Bull donnât son sang et son argent, et puis qu'il fit des dettes par-dessus le marché. Le but de la guerre est atteint aujourd'hui, la révolution est étouffée, on a coupé en France les ailes aux aigles de la liberté, la haute noblesse et le haut clergé peuvent être bien assurés maintenant que pas un de ces aigles ne pourra passer le canal. Du moins la haute noblesse et le haut clergé devraient payer à présent les dettes qui ont été faites pour leur propre intérêt et non pour le pauvre peuple. Ah ! le pauvre peuple !... —

Quand il arrivait à son pauvre peuple, Mister White soupirait encore plus profondément, et son refrain était que le pain et le porter étaient bien chers, qu'il fallait bien que le pauvre peuple mourût de faim pour engraisser de gros lords, des chiens de chasse et des prêtres, et qu'il n'y avait qu'une ressource. A ces mots, il avait l'habitude de repasser son rasoir, et pendant qu'il le faisait aller et venir sur le cuir huileux, il grommelait lentement et avec colère : Des lords, des chiens et des prêtres !

Mais c'était contre le *duke of Wellington* que son courroux radical bouillonnait le plus violemment. Il crachait poison et bile aussitôt qu'il venait à en parler, et quand il me savonnait en ce moment, c'était avec une mousse de rage. Un jour je fus pris d'une inquiétude complète, alors qu'il me rasait justement au cou, pendant qu'il se déchainait si violemment contre Wellings-

ton, et murmurait sans cesse : — Si je le tenais seulement sous mon rasoir, je lui épargnerais la peine de se couper lui-même la gorge, comme son confrère et compatriote Londonderry, qui s'est ouvert le cou à Nord-Kray dans le comté de Kent... Que Dieu le damne !

Je sentais déjà la main de l'homme trembler, et dans la crainte qu'il se figurât tout d'un coup que j'étais le *duke of Wellington*, je cherchai à calmer sa violence et à l'adoucir peu à peu. Je fis appel à son orgueil national : je lui représentai que Wellington avait accru la gloire des Anglais, qu'il avait toujours été une machine innocente dans des mains tierces, qu'il aimait fort les beefsteaks, et qu'enfin il... Dieu sait ce que j'ajoutai encore à la louange de Wellington, pendant que j'avais le couteau sur la gorge. . . . .

Ce qui me chagrine le plus est la pensée qu'Arthur Wellington sera aussi immortel que Napoléon Bonaparte; car en vérité le nom de Ponce-Pilate est resté de la même manière, aussi immortel que le nom du Christ. Wellington et Napoléon! c'est un bizarre phénomène que l'esprit humain puisse penser à tous les deux en même temps. Il n'existe pas de plus grand contraste qu'entre ces deux hommes, même à l'extérieur. Wellington, mannequin imbécile, avec une âme grise et terne dans un corps de toile cirée, sourire de bois sur une figure glacée... Qu'on se figure auprès l'image de Napoléon !

Jamais cette image ne disparaîtra de ma mémoire. Je le vois toujours, sur son haut coursier, ses yeux éternels dans cette face impériale de marbre, regardant, calme comme le destin, ses gardes qui défilaient au-dessous de lui. Il les envoyait alors en Russie, et les vieux grenadiers élevaient leurs regards vers lui avec un sombre dévouement, un sérieux d'initiés, et un orgueil de mourants :

Te Cæsar, morituri salutant.

Souvent j'arrive étrangement à douter que je l'aie réellement vu, que nous soyons réellement ses contemporains, et il me semble alors que sa figure, détachée du cadre étroit du présent, recule toujours plus fière et plus majestueuse dans la demi-teinte du passé. Son nom retentit déjà pour nous comme une tradition des temps primitifs, sonore d'antiquité et d'héroïsme comme les noms d'Alexandre et de César. Il est à cette heure devenu un mot de ralliement entre les peuples, et quand l'Orient et l'Occident se rencontrent, ils s'entendent au moyen de ce seul nom.

Le puissant et magique effet de ce nom, je le reconnus ainsi de la manière la plus frappante un jour que je montai dans le port de Londres, où sont les docks indiens, à bord d'un navire des Indes, tout nouvellement arrivé du Bengale. C'était un vaisseau gigantesque, avec un nombreux équipage de l'Hindostan. Les figures et les groupes grotesques, les costumes bizarrement

bariolés, les mines énigmatiques, d'étonnantes habitudes de corps, les accents sauvagement étranges du langage, de la gaieté et du rire, et tout à côté, le sérieux sur quelques visages d'un jaune doux, dont les yeux, comme des fleurs noires, me considéraient avec une tristesse fabuleuse, tout cet ensemble excita en moi un sentiment semblable à l'enchantement. Je me trouvai comme soudainement transporté dans les contes de Schéhézerade, et je pensais déjà que j'allais infailliblement voir apparaître les palmiers aux larges feuilles, avec les chameaux aux longs cous, les éléphants couverts d'or, et autres arbres et animaux fantasques. Le subrécargue, qui se trouvait alors sur le navire et qui comprenait aussi peu que moi la langue de ces hommes, ne put assez me raconter, avec ses idées britanniques toutes exclusives, quel drôle de peuple cela faisait, presque tous mahométans, ramassés au hasard de tous les coins de l'Asie, depuis les frontières de la Chine jusqu'à la mer d'Arabie; il se trouvait même dans le nombre des noirs d'Afrique à chevelure laineuse.

Passablement ennuyé de l'existence lourde et humide de l'Occident, fatigué de l'Europe comme je l'étais alors, ce petit bout d'Orient qui se déroulait avec sa sérénité et son éclat devant mes yeux, fut pour moi un délicieux rafraîchissement, et mon cœur se sentit soulagé du moins par quelques gouttes de ce ciel après lequel j'avais si souvent soupiré pendant les nuits brumeuses d'hiver en Hanovre ou en Prusse; et ces hommes

étrangers purent voir combien leur vue m'était agréable, et quel plaisir j'aurais eu à leur dire un petit mot d'amitié. Je pus reconnaître dans l'air cordial de leurs yeux, qu'eux aussi m'auraient dit volontiers quelque chose d'agréable, et c'était une grande affliction, qu'aucun ne comprit la langue de l'autre. A la fin, j'avisai un moyen de leur faire connaître par un seul mot mes sentiments de bienveillance, et, m'inclinant avec respect en étendant la main comme pour un salut amical, je prononçai le nom de Mohammed.

La joie éclaira tout aussitôt les figures foncées de ces étrangers, ils croisèrent respectueusement les bras; et, pour me rendre un salut aussi agréable, ils s'écrièrent : Bonaparte !

## VII

### L'ÉMANCIPATION

(FRAGMENT)

Si je retrouve jamais le loisir pour d'oisives recherches, je prouverai radicalement et assez ennuyeusement que ce n'est pas l'Inde, mais l'Égypte qui a produit cet esprit de caste qui, depuis deux mille ans, a su se déguiser sous les costumes de tous les pays, et toujours prendre le langage de chaque siècle pour tromper chaque siècle ; qui, peut-être mort aujourd'hui, simule encore l'apparence de la vie, marche parmi nous avec des yeux envieux et malfaisants, empoisonne de ses exhalaisons cadavéreuses la brillante fraîcheur de notre vie, et suce, vampire du moyen âge, le sang et la chaleur du cœur des peuples. La fange du Nil n'a pas seulement engendré des crocodiles qui peuvent si bien pleurer ; mais aussi ces prêtres qui le savent encore mieux, et cette caste privilégiée et héréditaire de guerriers qui surpassent encore les crocodiles en soif de meurtre et en glotonnerie.

Deux hommes profonds, Allemands de nation, ont découvert les talismans les plus bienfaisants contre la

pire de toutes les plaies d'Égypte, et au moyen de la véritable magie noire (la poudre et l'imprimerie) ont brisé la puissance de cette hiérarchie spirituelle et temporelle qui s'était formée de l'alliance de la prêtrise et de la caste des guerriers, c'est-à-dire, de l'église romaine et de la noblesse féodale, et qui asservit toute l'Europe temporellement et spirituellement. La presse de l'imprimerie écrasa l'édifice des dogmes où le grand prêtre de Rome emprisonnait les esprits, et le nord de l'Europe respira de nouveau librement, délivré de ce clergé qui ne se continuait plus, il est vrai, par l'hérédité comme la tribu égyptienne, mais pouvait rester d'autant plus fidèle au système des prêtres d'Égypte, qu'il se perpétuait d'une manière plus certaine, non par reproduction naturelle, mais artificiellement, en corporation de cédibataires et par un recrutement à la manière des mamluks. Nous voyons en même temps comme la caste des guerriers perd sa puissance depuis que la vieille routine du métier ne sert plus dans la nouvelle manière de guerroyer : car les canons font écrouler aujourd'hui les châteaux les plus forts, aussi facilement qu'autrefois les trombones de Jéricho; le harnais de fer du chevalier protège aussi peu contre la pluie de plomb que la jaquette de toile du paysan; la poudre rend tous les hommes égaux, un fusil bourgeois tue tout aussi bien qu'un fusil noble... Le peuple se lève.



Les efforts antérieurs que nous retrouvons dans l'histoire des républiques lombardes et toscanes, des communes espagnoles, des villes libres d'Allemagne et en d'autres pays, ne méritent pas l'honneur d'être appelés réveils du peuple. On ne demandait pas la liberté, mais des libertés, aucun combat pour un affranchissement, mais pour des franchises; les corporations luttèrent pour des privilèges, et tout demeurait dans les solides limites de la Guilde et de la maîtrise. Ce n'est qu'au temps de la réformation que le combat devint plus général et plus intellectuel, et la liberté fut réclamée, non comme chose traditionnelle, mais originelle, comme un droit non pas acquis, mais naturel. Ce ne furent plus alors des parchemins qu'on produisit, mais des principes; et le paysan en Allemagne et le puritain en Angleterre, invoquèrent l'Évangile dont les sentences tenaient alors lieu de raison, c'est-à-dire de bien plus, d'une raison divine révélée. Il y était dit en termes clairs, que les hommes étaient de naissance également nobles, que l'orgueil devait être damné, que la richesse était un péché, et que les pauvres étaient appelés aussi à jouir dans le magnifique jardin de Dieu, le père de tous.

La Bible dans une main, et le sabre dans l'autre, les paysans parcoururent l'Allemagne méridionale, et firent dire à l'opulente bourgeoisie de la ville de Nuremberg

aux tours orgueilleuses, qu'il ne devait plus à l'avenir rester dans l'empire aucune maison qui fût plus haute qu'une maison de paysan. C'était jusqu'à ce point de vérité et de piété qu'ils avaient compris l'égalité. Nous apercevons encore aujourd'hui en Franconie et en Souabe les traces de cette leçon d'égalité, et un respect plein d'effroi, comme en présence du Saint-Esprit, saisit le voyageur quand il voit au clair de la lune les sombres ruines des châteaux forts, renversés dans la guerre des paysans. Tant mieux pour celui qui, d'esprit sobre, ne voit pas autre chose; mais si l'on est un voyant, et chacun l'est qui sait l'histoire, on y voit aussi la grande chasse que la noblesse allemande, la plus grossière du monde, a menée contre les vaincus; on voit comment les malheureux désarmés ont été par milliers sabrés, torturés, roués, martyrisés; et, sur les vagues ondoyantes des champs de blé, s'élèvent les têtes sanglantes des paysans qui font des signes mystérieux, puis au-dessus l'on entend siffler une prodigieuse alouette avec un chant de vengeance, comme le fifre d'Helfenstein.

Les frères réussirent un peu mieux en Angleterre et en Écosse; leur ruine ne fut pas aussi ignominieuse et si peu féconde, et nous voyons encore aujourd'hui les fruits de leur gouvernement; mais ils ne parvinrent pas à fonder quelque chose de bien solide; les cavaliers élégants règnent encore comme jadis, et se laissent charmer par les plaisantes histoires des vieilles et dures Têtes Rondes que le barde leur allié a si joliment rédi-

gées pour l'amusement de leur loisir. Il n'y a pas eu de révolution sociale en Angleterre, l'édifice des institutions civiles et politiques est resté debout, la domination des castes et l'esprit de corporation s'y sont maintenus jusqu'au jour d'aujourd'hui, et, quoique saturée par la lumière et par la chaleur de la civilisation moderne, l'Angleterre demeure en état de moyen âge, c'est-à-dire de moyen âge fashionable. Les concessions faites là-bas aux idées libérales n'ont été que péniblement arrachées à ce raide moyen âge, et toutes les améliorations modernes y ont été le résultat, non d'un principe, mais d'une nécessité de fait, et toutes portent le sceau maudit de cette duplicité qui produit toujours nécessairement de nouvelles souffrances et un nouveau combat à mort avec tous ses dangers. La réformation religieuse n'est accomplie qu'à moitié en Angleterre, et, au milieu de la nudité des quatre murs de prison de l'église épiscopale anglicane, on se trouve encore beaucoup plus mal que dans la geôle intellectuelle du catholicisme, laquelle est au moins vaste, très-agréablement peinte et mollement coussinée. La réformation politique n'a pas mieux tourné; la représentation du peuple est aussi défectueuse que possible. Si les classes ne se distinguent plus par l'habit, elles se différencient cependant toujours par des juridictions séparées, par le patronage, les présentations à la cour, la prérogative, les privilèges coutumiers, et par d'autres misères de ce genre; et, si la propriété et la personne du peuple ne dépendent

plus de l'arbitraire aristocratique, mais de la loi, ces lois ne sont pourtant qu'une autre espèce de dents à l'aide desquelles l'engeance aristocratique saisit son butin, et une autre espèce de poignard dont elle assassine le peuple; car, en vérité, aucun tyran du continent ne prescrirait par caprice d'arbitraire autant de taxes que le peuple anglais en doit payer à la volonté de la loi, et jamais tyran n'a été aussi cruel que ces lois criminelles d'Angleterre, qui tuent journallement pour la valeur d'un schelling, et avec toute la froideur de la lettre. Quoiqu'on prépare depuis quelque temps en Angleterre beaucoup d'améliorations à ce triste état de choses, qu'on mette çà et là des bornes à la cupidité temporelle et spirituelle, qu'on veuille remédier jusqu'à un certain point au grand mensonge d'une représentation du peuple, en transférant çà et là à quelque grande localité manufacturière la capacité électorale, éteinte dans quelque bourg pourri, qu'on adoucisse de temps à autre les effets de la dure intolérance, en privilégiant aussi quelques autres sectes... tout cela n'est pourtant qu'un malheureux rapetassage qui ne peut durer longtemps, et le plus sot tailleur en Angleterre peut prévoir que tôt ou tard le vieux vêtement politique s'en ira en pitoyables lambeaux.

\* \* \*

« Personne ne coud une pièce de drap neuf sur un vieil habit ; car la pièce neuve emportera la vieille étoffe, et la déchirure en deviendra plus grande. Personne ne met de vin nouveau dans de vieilles outres : autrement le moût fait crever les outres, et le vin se répand et les outres sont perdues. Mais il faut prendre soin d'enfermer le moût dans des outres neuves. » (*Évangile.*)

La profonde vérité ne sort que du profond amour ; et de là vient cette conformité des vues entre l'ancien prédicateur de la montagne qui parla contre l'aristocratie de Jérusalem, et nos prédicateurs montagnards plus modernes qui, de la hauteur de la Convention, à Paris, annoncèrent un évangile tricolore, par quoi non-seulement la forme de l'État, mais toute la vie sociale devaient être non pas replâtrées, mais refaites à neuf avec des fondements neufs ou complètement régénérées.

Je parle de la révolution française, cette ère universelle où la doctrine de la liberté et de l'égalité sortit victorieuse de cette source de toute connaissance que nous nommons la raison, révélation continuelle qui se reproduit dans la tête de chaque homme ; où elle fonde le savoir, et doit être de beaucoup préférable à cette révélation traditionnelle qui ne se manifeste que chez un petit nombre d'élus, et doit être aveuglément crue par la foule. Ce dernier mode de révélation

étant par lui-même d'une nature aristocratique, n'a pu combattre le règne des privilèges, l'institution des castes privilégiées aussi sûrement que la raison, qui est de nature démocratique. L'histoire de la révolution est l'histoire guerrière de ce combat auquel nous avons tous pris plus ou moins de part : c'est le combat mortel avec l'esprit égyptien.

Quoique les glaives des ennemis s'émousent chaque jour davantage, quoique nous ayons occupé les meilleures positions, nous ne pouvons néanmoins entonner le chant du triomphe, avant que l'œuvre soit totalement accomplie. Nous ne pouvons que nous rendre dans l'intervalle des nuits, avec une lanterne, sur le champ de bataille pour enterrer les morts..... Nos courtes allocutions funéraires profitent peu ! La calomnie, spectre éhonté, s'assied sur les tombeaux les plus nobles.....

Ah ! il s'agit de combattre aussi ces ennemis héréditaires de la vérité, qui savent si adroitement empoisonner la bonne réputation de leurs adversaires, et qui ont même eu l'art de rabaisser ce premier prédicateur de la montagne, le héros le plus pur de la liberté ; car, ne pouvant nier qu'il fût le plus grand homme de la terre, ils en ont fait le dieu le plus petit du ciel. Quiconque combat les prêtres doit s'attendre que le meilleur mensonge et la calomnie la mieux ourdie déchireront sa pauvre bonne renommée, et la noirciront. Mais, à l'exemple de ces drapeaux déchirés le plus cruellement dans le combat par les balles, et noircis par la fumée

de la poudre, qu'on respecte plus que les drapeaux éclatants et intacts des recrues, et que l'on expose enfin dans les cathédrales comme des reliques nationales, les noms de nos héros, plus ils auront été déchirés et noircis, seront un jour vénérés avec d'autant plus d'enthousiasme dans le Panthéon de la liberté.

Ainsi que les héros de la révolution, la révolution elle-même a été calomniée, et représentée dans des libelles de toute sorte, comme un effroi des rois et un épouvantail des peuples. On a fait apprendre par cœur aux enfants, dans les écoles, les massacres de la révolution, et l'on ne vit, pendant longtemps dans les foires, que des images affreusement colorées de la guillotine. On ne peut nier sans doute qu'on n'ait employé trop souvent cette machine qu'inventa un médecin, célèbre orthopédiste, M. Guillotin, mais du moins on n'a pas longtemps tourmenté, torturé, roué les patients, comme on avait jadis tourmenté, torturé et roué mille et mille roturiers, vilains, bourgeois, et paysans dans le bon vieux temps. Que les Français aient, à l'aide de cette machine, amputé le chef suprême de leur État, cela est certainement affreux, et l'on ne sait si l'on doit, à raison de ce fait, les accuser de parricide ou de suicide; mais, en réfléchissant aux circonstances atténuantes, nous trouvons que Louis de France fut moins une victime des passions que des événements, et que ces mêmes gens qui poussèrent le peuple à une pareille action, et qui ont eux-mêmes en tout temps versé le sang des princes

en plus grande abondance, ne devaient pas paraître comme de bruyants accusateurs. Le peuple n'a sacrifié que deux rois, tous deux plutôt rois de la noblesse que du peuple, et cela non dans un temps de paix, non pour de vils intérêts, mais au milieu des plus affreuses calamités de la guerre, quand il se vit trahi, et pendant qu'il épargnait le moins son propre sang; mais certainement plus de mille princes tombèrent traîtreusement sacrifiés à la cupidité ou à de frivoles intérêts, par le poignard, par le glaive et par le poison de la noblesse et des prêtres. On dirait que ces castes mettent le régicide au nombre de leurs privilèges, et qu'elles étaient par cela même intéressées à déplorer la mort de Louis XVI et de Charles I<sup>er</sup>. Oh! si les rois pouvaient reconnaître enfin que, rois du peuple, ils vivraient beaucoup plus en sûreté sous la protection des lois que sous la garde meurtrière de leurs barons et gentillâtres.

\* \* \*

Mais ce ne sont pas seulement les héros de la révolution et la révolution elle-même, c'est tout notre siècle aussi qu'on a calomnié, c'est toute la liturgie de nos idées les plus saintes qu'on a parodiée, avec une audace inouïe; et, quand on entend ou qu'on lit nos misérables détracteurs, le peuple s'appelle, dans leur jargon, la canaille, la liberté est la licence effrénée; et c'est avec des yeux élançés au ciel et de pieux soupirs, qu'on se

plaint et qu'on déplore que nous soyons frivoles et que nous n'ayons malheureusement pas de religion. Des sornois hypocrites, qui se traînent tout courbés sous le poids de leurs secrets péchés, osent calomnier un siècle qui est peut-être le plus saint de tous les siècles qui l'ont précédé et le suivront, un siècle qui se sacrifie pour les péchés du passé et pour le bonheur de l'avenir, le Messie parmi les siècles, un Messie qui aurait peine à porter sa couronne d'épines sanglante et le pesant fardeau de sa croix, s'il ne fredonnait de temps à autre un joyeux vaudeville, et ne lâchait pas quelque plaisanterie contre les modernes Phariséens et Saducéens. Il serait impossible de supporter des douleurs aussi colossales sans de tels délassements d'esprit et sans le persiflage ! Le sérieux apparaît avec bien plus de puissance quand c'est la plaisanterie qui l'annonce. Le siècle ressemble tout à fait à ceux de ses enfants parmi les Français qui ont écrit des livres très-badins et très-légers, et qui pourtant pouvaient être sévères et sérieux là où la vérité et le sérieux étaient nécessaires ; par exemple, Laciòs et Louvet de Couvrai qui, tous deux, combattirent, quand il le fallut, pour la liberté avec la hardiesse et l'abnégation des martyrs, mais, du reste, écrivirent des livres très-frivoles et très-licencieux, et n'avaient, hélas ! aucune religion.

Comme si la liberté n'était pas une tout aussi bonne religion que les autres ! Comme c'est la nôtre, nous

pourrions donc, employant la même mesure, déclarer ses contempteurs frivoles et irreligieux.

Oui, je renouvelle la déclaration par laquelle j'ai commencé ces feuilles. La liberté est une religion nouvelle, la religion de notre temps. Si le Christ n'en est pas le Dieu, il en est au moins un prêtre sublime, et son nom illumine d'un éclat bienheureux le cœur des disciples. Les Français sont le peuple élu de la nouvelle religion, c'est dans leur langue qu'en ont été formulés les premiers évangiles et les premiers dogmes; Paris est la nouvelle Jérusalem, et le Rhin est le Jourdain qui sépare du pays des Philistins la terre consacrée de la liberté.